

Leslie Kaplan

L'excès-l'usine



P.O.L

L'excès-l'usine

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

LE LIVRE DES CIELS

LE CRIMINEL

LE PONT DE BROOKLYN

L'ÉPREUVE DU PASSEUR

LE SILENCE DU DIABLE

LES MINES DE SEL

DEPUIS MAINTENANT, *Miss Nobody Knows*

LES PROSTITUÉES PHILOSOPHES, *Depuis maintenant, 2*

LE PSYCHANALYSTE, *Depuis maintenant, 3*

Leslie Kaplan

L'excès-l'usine

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 1994
ISBN : 2-86744-078-5

pour G.

PREMIER CERCLE

L'usine, la grande usine univers, celle qui respire pour vous.
Il n'y a pas d'autre air que ce qu'elle pompe, rejette.
On est dedans.

Tout l'espace est occupé : tout est devenu déchet. La peau, les dents, le regard.

On circule entre des parois informes. On croise des gens, des sandwiches, des bouteilles de coca, des instruments, du papier, des caisses, des vis. On bouge indéfiniment, sans temps. Ni début, ni fin. Les choses existent ensemble, simultanées.

A l'intérieur de l'usine, on fait sans arrêt.

On est dedans, dans la grande usine univers, celle qui respire pour vous.

L'usine, on y va. Tout est là. On y va.
L'excès – l'usine.

Un mur au soleil. Tension extrême. Mur, mur, le petit grain, brique sur brique, ou le béton ou souvent blanc, blanc malade ou la fissure, un peu de terre, le gris. La masse mur. En même temps, ce soleil. La vie est, haine et lumière. La vie-four, d'avant le commencement, totale.

On est prise, on est tournée, on est à l'intérieur.

Le mur, le soleil. On oublie tout.

La plupart des femmes ont un merveilleux sourire édenté.

On boit un café à la machine à café.

La cour, la traverser.

Être assise sur une caisse.

Tension, oubli.

On fait des câbles près de la fenêtre. Les câbles ont beaucoup de couleurs, on les enroule en circuits. Il y a de la lumière, l'espace est mou. On va, on vient. Couloirs, oubli.

On fait des câbles près de la fenêtre. Tension extrême. Le ciel, et les câbles, cette merde. On est saisie, tirée par les câbles, le ciel. Il n'y a rien d'autre.

Tout l'espace est occupé : tout est devenu déchet. La peau est morte. Les dents mordent une pomme, un sandwich. On absorbe, le regard se colle à tout comme une mouche.

On travaille neuf heures, on fait des trous dans des pièces avec une machine. On met la pièce, on descend le levier, on sort la pièce, on remonte le levier. Il y a du papier partout.

Le temps est dehors, dans les choses.

La cour, la traverser. Nostalgie absolue d'une cour d'usine.

On circule entre des parois informes. Tôle, mou et gras. Quel intérêt, quel intérêt. Ce fil par terre. Personne ne peut savoir le malheur que je vois. On est partie chercher. On absorbe tout. On va, on descend. On voit les autres faire. On est seule, on est dans ses gestes. On marche, on se sent marcher. On est à l'intérieur. On sent chaque mouvement, on se déplie, on marche.

On mange des caramels, on a les dents collées.

Avant d'entrer, on boit un coup au café. On se regarde dans la glace au-dessus du comptoir. Le juke-box joue toujours
Those were the days, my love, ah yes those were the days.

Des bidons, des fils, des tôles sont empilés. Certains sont peints, les couleurs sont rouge, jaune, bleu, vert. Pièces et morceaux, bidons, fils et tôles. On ne sait pas, on ne peut pas savoir. On les regarde passionnément. On est rejetée.

On se déplace dans des endroits sans nom, des cours, des coins, des hangars.

On s'arrête, on va à la cantine. On revient après. Les dents mordent, la viande morte est avalée. On ne mange pas. Où est le goût ? On est pénétrée par les odeurs. Tout est déjà mâché.

Au café, avant d'entrer, il y a toujours cette musique. Musique et poussière, et la glace au-dessus du comptoir. On boit un café pendant que la musique passe et s'en va. On donne l'argent, ensuite on entre dans l'usine.

On a un tablier qui entoure le corps.

On est près d'une fenêtre, on fait des câbles. Bien sûr, on peut mourir. La fenêtre ouverte, les câbles. L'air bouge doucement, on flotte un peu.

Très souvent, on se regarde, dans une glace, un miroir de poche, un reflet. On se regarde, on se regarde. L'image est toujours là.

On prend le vélo à cinq heures du matin, dans le noir. On arrive, on voit l'usine, de l'autre côté du pont. On dirait qu'elle est posée sur l'eau. On y va. L'excès – l'usine.

Des bidons, des fils, des tôles sont empilés. Pièces et morceaux, l'usine. Les endroits sont informes, il y a beaucoup de coins. Dans la cour, de la terre, de l'herbe, et toute cette ferraille entassée.

On prend le vélo, à cinq heures du matin. On part. Le vélo est léger, on le tient bien, on avance. Quand on arrive, l'usine est chaude. On a très froid.

Elle est là, entière, pièces et morceaux. L'usine. Il n'y a pas de sens, elle tourne. Et monte et descend et à droite et à gauche et en tôle et en brique et en pierre et l'usine. Et sons et bruits. Pas de cris. L'usine. Morceaux et pièces. Clous et clous. Tôle, vous comprenez ? Mou et gras. Glisse et dur. On ne sait pas, on ne peut pas savoir.

Il n'y a aucune image, jamais.

Dans la cour, de l'herbe au milieu de la ferraille. L'herbe pousse très bien, très verte. La ferraille est en tas.

On boit, c'est normal. Les mots ouvrent l'infini. Dieu existe, l'usine. Il n'y a pas d'histoire. C'est la terreur.

On ne sait rien faire.

On monte une boîte de vitesses.

On circule entre les coins. Un angle, qu'est-ce que c'est ?
Trois lignes. Le trois s'en va. Trois lignes sans le trois.
On est folle.

On mange un casse-croûte à midi au bord de la Seine. On est assise sur un banc, on balance ses jambes. Le ciel bouge lentement. On regarde les péniches qui passent. On mange bien le casse-croûte. C'est le milieu de la journée, ensuite on retourne dans l'après-midi.

On fait des pièces à une machine de pièces en caoutchouc. On est assise. Il y a une odeur de caoutchouc. A côté de la chaise, il y a un grand bac en fer. Le fer sent. On compte toutes les pièces une par une.

On est nourrie de vérité. Il n'y a que ça.

On met un tablier tous les matins. On le ramène à la maison le vendredi soir pour le laver. Des fois on oublie le tablier au vestiaire pendant le week-end.

Des bidons, des fils, des tôles sont empilés. Certains sont peints, les couleurs sont rouge, jaune, bleu, vert. Pièces et morceaux, bidons, fils et tôles. On ne sait pas, on ne peut pas savoir. On les regarde passionnément. On est rejetée.

On se déplace dans des endroits sans nom, des cours, des coins, des hangars...

Au café, avant d'entrer, il y a toujours cette musique. musique et poussière, et la glace au-dessus du comptoir. On boit un café pendant que la musique passe et s'en va. On donne l'argent, ensuite on entre dans l'usine.

L'usine, ce lieu infini. De la « vraie » mort, il n'y en a pas. Tout est là. Tout est impossible. Les choses sont et ne sont pas au même moment, réelles, irréelles. Aucun discours ne peut dire l'usine. Il faut des mots suspendus et discordants, ouverts. L'usine, on ne peut pas en finir avec elle par les mots, et les mots qui l'écrivent doivent tenir compte de cela, leur limite.



12 € (78,72 F)
921375-7
ISBN : 2-86744-078-5
09-2001



DIFFUSION C.D.E.
DISTRIBUTION SODIS